L'ICONOGRAPHIE ANCIENNE DU CŒUR DE JÉSUS.

Sculptures de l'Église anglaise de Saint Mawgan (Cornwall).

Par suite d'une confusion de clichés, que je regrette, mais qui ne peut avoir, j'ose croire, aucune conséquence de quelque importance, j'ai attribué en cette Revue[1], à l'église de Saint Patrock-Padston (Cornwall) une sculpture qui, en réalité, se trouve en celle de Saint Mawgan, également située en Cornouailles.

Placée sur le panneau d'une chaire à prêcher, elle représente entre les mains et les pieds transpercés de Jésus-Christ, son Cœur ouvert, placé au-dessus d'un calice. La chaire de St Patrock-Padston porte également le même motif sculpté tout semblablement ; les deux chaires ont été faites l'une et l'autre, à la même époque, vers 1540, par l'une de ces équipes de compagnons sculpteurs ambulants qui parcoururent alors l'Angleterre, et dont plusieurs étaient français[2]. C'est en raison de ces analogies si grandes de sujet, d'exécution, d'auteurs et de date que je me permets de ne pas estimer bien grave la méprise qui a causé la substitution de l'image de l'une de ces sculptures à celle de l'autre.

Je profite de l'occasion que m'offre cette rectification pour donner aujourd'hui trois autres sculptures de cette même église de Saint Mawgan de Cornwall. Toutes trois sont exécutées sur le bout des anciens bancs de bois, contemporains de la chaire à prêcher dont je viens de parler.

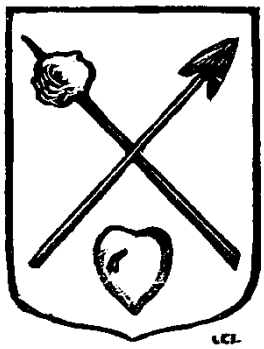

Fig. I

L'une (Fig. I) nous montre un écusson de forme un peu plus développée en hauteur que ceux de l'héraldique française contemporaine ; il porte le Cœur de Jésus-Christ

[1] *Regnabit*, n° de juin 1925, p. 15 — *Les images du Cœur eucharistique en Angleterre au XVe siècle et au XVIe*.
[2] Renseignement de Mme E. E. Wilde, de Winchester.

nettement désigné par la blessure de la lance. Au-dessus de Lui, cette arme se croise en sautoir avec l'éponge.

L'autre sculpture (Fig. II) nous montre le Cœur de Jésus navré du coup de lance et surmonté d'une large croix. Les bras de cette croix se relèvent obliquement sans qu'il y ait, je crois, aucun sens particulier à attacher à cette fantaisie d'artisan.

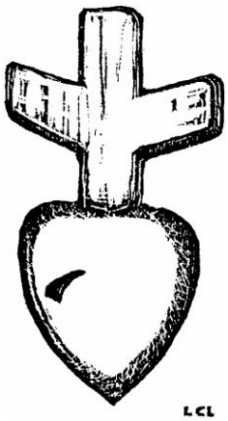

Fig. II

Enfin, la dernière de ces sculptures (Fig. III) porte un Cœur, non blessé, posé sur le fût d'une lance. Il est bien évident qu'il s'agit encore là du Cœur du Sauveur : Qu'elle l'entame ou non la lance est, comme la blessure que son fer à produite, la plus certaine des caractéristiques qui distinguent le Cœur du Seigneur de l'ordinaire cœur humain ; qu'elle soit droite ou oblique, qu'elle le pénètre ou simplement qu'elle l'accompagne, elle suffit seule à le désigner.

Fig. III

Voilà donc, en cette église anglaise de Saint Mawgan, quatre sculptures représentant le Cœur du Seigneur. Elles sont du XVIe siècle par leur date d'exécution, mais appartiennent, par leur style, leur aspect et par l'idée qu'elles interprètent, à cette famille nombreuse de sculptures anglaises qui, dans la seconde moitié du XVe siècle, représentent, de multiples manières, le Cœur de Jésus : en un mot elles sont encore d'inspiration médiévale.

Dans la première, le Cœur divin apparaît avec les quatre membres transpercés, et la coupe eucharistique l'accompagne.

Dans la seconde, il est couronné de la lance et de l'éponge, posées en trophée.

Dans la troisième, il est surmonté de la Croix.

Et, dans la dernière, il est porté par la lance.

Toutes quatre, par les attributs qui l'accompagnent : images des membres blessés, de la lance et de l'éponge, de la croix et de la lance encore, mettent le Cœur du Sauveur en relation d'idée avec le fait mystérieux de notre Rédemption. De plus, la première la relie, par le calice, directement au mystère de l'Eucharistie qui est, de par le sang divin, la vie spirituelle et la force de nos âmes ; elle le rattache aussi de par l'eau qui coula de la blessure divine avec le sang, à l'œuvre de purification des âmes. Et ce sont bien là, les trois grandes œuvres d'amour que le Verbe de Dieu fait homme est venu accomplir en ce monde, opérant ainsi le rachat et le salut de la race humaine, sa propre race selon la chair.

Qu'elle soit accompagnée des quatre membres transpercés ou qu'elle soit représentée seule, l'image du Cœur du Christ, à quelque époque qu'on l'ait représentée est toujours apparue aux yeux du plus simple chrétien qui veut bien tant soit peu réfléchir, comme l'emblème de ces trois grands actes de l'amour divin : le Rachat et la Purification de nos âmes par le Sang et par l'Eau, et le don divin de Vie éternellement heureuse par l'Eucharistie[1]. Et ces trois œuvres principales de l'amour du Sauveur viennent de son Cœur, comme l'eau vient d'une source, comme toute lumière émane d'un foyer, comme toute force part d'un principe.

Il n'est donc point exact, même en présence de ces compositions du Moyen-Âge comme j'en ai publié plusieurs en *Regnabit*, où nous voyons que le cœur blessé est accompagné de la représentation, ou des emblèmes, des quatre autres blessures principales de Jésus, il n'est pas exact de dire alors, ainsi que le font encore quelques uns, que dans l'iconographie de cette époque, le Cœur blessé n'est que l'image de l'une des cinq plaies, comme seraient le pied ou la main.

Des plaies rédemptrices il est au moins la principale, et quelquefois, même, il les résume toutes, les réunit toutes en lui. Il apparait tout à la fois comme évocation de la

[1] « Je suis le pain vivant... Celui qui mange ma chair, et boit mon sang à la vie éternelle », St Jean, chap. VI, V. 51, 55.

blessure suprême de la lance, comme mémorial de toutes les douleurs de la Passion, et comme l'emblème de l'amour qui les a fait accepter.

J'entends bien : Ceux qui cherchent aujourd'hui à minimiser la portée des représentations, jusqu'ici à peu près inconnues, que le Moyen-Âge a faites du Cœur de Jésus ne veulent pas qu'il ait pu signifier alors autre chose que l'offense faite par la lance au côté du corps de la Victime, de même que les stigmates des mains ou des pieds ne sont que les images du passage des clous dans ses membres.

Il faut pourtant bien convenir qu'en acceptant de la main des artistes l'image du Cœur en tant que figuration de la plaie du côté, les théologiens et les mystiques de la fin du Moyen-Âge ont bien entendu transféré à cette image de Cœur tout ce que leurs prédécesseurs et eux-mêmes ont dit et écrit précédemment de cette plaie latérale avant qu'aucun artiste l'ait figurée par la forme d'un Cœur ; c'est-à-dire que d'elle, donc de Lui, l'Église naquit comme Ève du côté d'Adam, que de lui nous viennent, par le canal des Sacrements, toute aide, toute force et tout pardon ; qu'il est le refuge des âmes, l'arche du salut, le foyer enfin de l'amour rédempteur.

Blessure creusée par la lance au flanc du Crucifié, par la lance qui ouvrit en lui, plus loin, l'organe même de son amour, jet de sang et d'eau qui s'en échappe, toutes choses divinement mystérieuses, mais qui, cependant, pour notre raison même, ne font qu'un tout inséparable comme la source, la fontaine et le flot, un tout dont le principe originel est unique ; et ce principe, l'Évangéliste nous l'expose ainsi : « Jésus ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin[1] ».

Le XVe siècle, qui usa de l'image du cœur pour symboliser l'amour de l'être humain, aurait-il pu se servir aussi de cette même image pour représenter la blessure suprême d'un Dieu mort par amour pour nous, sans songer aucunement à cet amour, mais bien en ne pensant uniquement qu'à la déchirure faite à sa chair par la lance ?

On nous l'affirme. Et nous estimons que c'est jouer bien étrangement avec l'invraisemblable.

L. CHARBONNEAU-LASSAY.

[1] St Jean, *Évangile*, XIII, 1.